

Dans une série d'entretiens accordés, entre 2014 et 2019, à Stéphane Martineau (qui est professeur au département des sciences de l'éducation de l'UQTR), Clermont Gauthier revient sur les moments marquants de sa longue et illustre carrière comme professeur et comme chercheur s'intéressant aux fondements de l'éducation.

Bien qu'il soit à peu près inconnu du grand public, Clermont Gauthier est un chercheur tout étoile dont l'expertise est reconnue dans l'ensemble de la francophonie. Cofondateur du *Centre de recherche interuniversitaire sur la formation et la profession enseignante* (CRIFPE), le professeur Gauthier fut également le premier titulaire d'une chaire de recherche du Canada en éducation au Québec.

Dans la première partie de cet ouvrage, Clermont Gauthier se raconte et synthétise son parcours intellectuel. Il explique comment l'effervescence de la Révolution tranquille a suscité chez lui un puissant désir de s'engager socialement. C'est en se dirigeant vers le monde de l'enseignement que le jeune homme a donné suite à son empressement à participer au changement de la société québécoise.

Tout bien considéré, c'est une série de malchances qui a lancé Gauthier sur le chemin qui devait ultimement le mener à œuvrer pendant plus de quarante ans dans le monde universitaire. En effet, s'il n'avait pas été amèrement déçu de la piètre qualité de la formation qu'il reçut dans le cadre de ce qui s'appela à l'époque le baccalauréat d'enseignement en enfance inadaptée, la suite de parcours professionnel aurait sans doute été tout autre. Après avoir exercé pendant trois ans son métier en étant habité du sentiment de ne pas être compétent dans sa fonction, Gauthier a brièvement jonglé avec l'idée de quitter le monde de l'éducation avant de se raviser et d'opter pour jouer à quitte ou double en s'inscrivant à un programme de maîtrise à l'université d'Ottawa. Ce pari lui aura grandement profité puisqu'il n'a pas tardé à décrocher, une fois son diplôme en poche, un poste de professeur l'UQAR. Il passera onze belles années à enrichir, au sein de cette institution, son capital culturel pédagogique et philosophique.

S'il affirme s'être délecté des discours pédagogiques – souvent fois mutuellement contradictoires – d'auteurs comme Montessori, Freinet, Dewey, Neill et Freire, Clermont Gauthier ne s'est jamais laissé entièrement convaincre par l'une ou l'autre de ces pédagogies normatives qui, le plus souvent, ne sont appuyées d'aucune preuve d'efficacité de ce qu'elles préconisent. Il affirme s'être toujours refusé à pratiquer une sorte de syncrétisme pédagogique artisanal aux assises théoriques douteuses.

En 1989, un an après avoir soutenu une thèse de doctorat, Gauthier a transporté ses pénates à l'Université Laval. C'est à ce moment qu'il a commencé à s'intéresser davantage à la professionnalisation de l'enseignement et aux *bases de connaissances pour enseigner*, c'est-à-dire aux savoir-faire fondamentaux validés par la recherche empirique permettant à l'enseignant de mieux enseigner.

Au fil de la lecture de ces entretiens, on apprend que le professeur Gauthier fait partie de ceux pour qui les États généraux sur l'éducation (1995-96) furent doublement décevants. Décevant, d'abord, au niveau de la forme puisqu'on a confondu, estime-t-il, *opinion* et *expertise* en choisissant des commissaires selon des critères de représentativité populiste. Décevant, ensuite, en raison de s'usurpation de la réforme qui s'est opérée dans les officines ministérielles dans la foulée du dépôt du Rapport Inchauspé (1997). Il se désole également que les didacticiens – dont le discours est, dit-il, trop souvent davantage idéologique que scientifique (p. 65) – soient sortis grands gagnants de la réforme confisquée de 2001. « Comme si chaque sous-domaine du savoir, chaque contenu, contenait des obstacles épistémologiques qui ne pouvaient être franchis que par le recours à un didacticien spécialisé dans la coupe des cheveux en quatre » (p. 44-45), les didactiques occupent désormais tout le territoire des programmes de formation à l'enseignement alors que, de l'avis du professeur Gauthier, le cœur de la formation initiale à l'enseignement devrait être consacré à l'acquisition d'un savoir-faire pédagogique général qui pourrait notamment porter sur la planification de l'enseignement, l'évaluation des apprentissages, la gestion de la classe et l'enseignement des contenus suivant des approches qui ont été validées dans le cadre d'études comparatives randomisées.

Dès 2005, avec ses collègues Steve Bissonnette et Mario Richard, Clermont Gauthier avait d'ailleurs sonné l'alarme au sujet des graves lacunes de l'approche pédagogique proposée par la réforme en faisant paraître un ouvrage critique intitulé *Échec scolaire et réussite éducative : quand les solutions proposées deviennent la source du problème*. Notons que Bissonnette, Richard et Gauthier ne remettent pas en question l'affirmation suivant laquelle l'enfant construit ses connaissances. Après tout qui, sinon l'enfant lui-même, pourrait les construire ? Ce qui importe est plutôt « de savoir comment, en tant qu'enseignant, on peut l'aider à construire ce savoir » (p. 18). Alors que les apôtres du constructivisme ne sont jamais arrivés à asseoir leurs prétentions

sur des preuves empiriques solides, Clermont Gauthier note avec regret qu'ils sont néanmoins parvenus à s'arroger, « par une sorte de phénomène d'amalgame d'idées » (p. 170), l'exclusivité d'utilisation de formules comme *la promotion de la participation active de l'apprenant* et *l'éveil démocratique et la préparation au monde de demain*. En raison de ce succès rhétorique, la posture pédagogique suivant laquelle l'enseignant devrait se placer en périphérie et se garder de transmettre son savoir à l'élève pour mieux le lui faire construire tient toujours, vingt ans après la réforme, le haut du pavé.

Le prix de la complaisance est la médiocrité. Cela, Clermont Gauthier l'a bien compris. C'est pourquoi il ne mâche pas ses mots quand il est question des facultés d'éducation québécoises. Le professeur n'hésite pas à dénoncer l'angélisme et le manque de rigueur de bon nombre de ses ex-collègues qui entretiennent, estime-t-il, un « rapport au monde où tout se vaut, où l'enfant est l'égal du maître, où le plaisir doit prévaloir sur l'effort et l'entraînement, où on prétend apprendre mieux en découvrant personnellement sa compréhension du monde qu'en se le faisant expliquer par un maître compétent » (p. 91).

En fin d'entretien, Clermont Gauthier aborde l'évolution qu'a connue le travail de professeur d'université au cours des quatre dernières décennies. Le chercheur est d'avis que la survalorisation de la recherche dans l'évaluation professorale (à tout le moins dans l'application qui est faite des critères établis), et ce au détriment des aspects autres du travail d'universitaire comme l'enseignement, la participation à la vie universitaire et du service à la collectivité, fait en sorte que pour survivre le nouveau professeur est contraint de s'élancer dans une éreintante course au CV. Ainsi, afin d'assurer leur permanence, les nouveaux professeurs doivent démontrer leur performance en recherche et, pour ce faire, ils sont contraints de « se sortir le plus possible des contingences liées à la formation des étudiants de premier cycle » (p. 143).

Non seulement l'excellence en recherche compromet la qualité de l'enseignement, mais il arrive trop souvent qu'elle sorte les professeurs-chercheurs de la recherche puisqu'elle transforme ceux-ci en administrateurs de recherche passant leur temps à rédiger des rapports et à remplir des formulaires. Alors que le nombre de contrôles bureaucratiques envahissants instaurés au nom de la probité et de la transparence va croissant, le nombre d'heures dans une journée et le nombre de jours dans une année, eux, demeurent obstinément les mêmes. Forcément, le temps gaspillé à « faire un paquet de salamalecs et de courbettes pour satisfaire les besoins de contrôle d'un système qui est devenu de plus en plus fou » (p. 164) doit être retranché ailleurs. Les demandes excessives des instances bureaucratiques en viennent ainsi à étouffer la vie intellectuelle. Il est en effet difficile de voir comment un jeune chercheur pourrait débiter sa carrière professorale de la manière dont Clermont Gauthier a débuté la sienne il y a de cela quarante et deux ans, soit en consacrant une part importante de son temps éveillé à « la lecture patiente, à la maturation (ou macération des idées [et à] l'écriture maîtrisée » (p. 165). On en vient se demander si nous ne sommes pas en train de sacrifier la réflexion sur l'autel de la vertu.